

Psyché et affects

IRÈNE MOILLO

« *Animula vagula, blandula, / Hospes comesque corporis...* »

P. Aelius Hadrianus, Imp

Écrivant : « **le corps est pour ainsi dire le vase de l'âme** » (*quasi quod vas...* *De Natura rerum*, l. III, v. 555 et suivants), Lucrèce transposait, par-delà l'image platonicienne du corps tombeau de l'âme, le couple de concepts corps-âme, visible-invisible, de Platon : « **ainsi l'âme est plus semblable à l'invisible que le corps, et le corps plus semblable au visible** » (Phédon, 78 c-79d), qui anticipait la notion de la réalité psychologique de l'âme humaine ou psyché comme phénomène autonome, tandis que l'union corps-âme manifeste l'interaction de deux systèmes, le visible et l'invisible. Quand Jung (1875-1961) disait *Wirklichkeit der Seele* – le mot allemand *Seele* a le double sens de psyché et d'âme –, cette réalité de l'âme n'était pas pour lui un mot vide de sens, il en avait un sentiment très concret : « *La psyché dépend du corps et le corps dépend de la psyché* » (*La Guérison psychologique*, Jung). Le concept d'âme n'est ni mystique ni ésotérique, il n'est à comprendre ni du point de vue métaphysique, ni du point de vue philosophique, c'est juste un terme psychologique car bien qu'on ne puisse « juger l'âme d'un point de vue archimédique extérieur... elle est notre immédiate expérience de vie et d'existence » (*Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Jung).

Kant (1724-1804) avait pressenti que le « champ infini des représentations obscures » constituait l'une des deux moitiés de la psyché, cette dualité inconscient/conscient, l'Un et l'Autre... , quant à E. Von Hartmann (1842-1906) il écrivit *La Philosophie de l'inconscient* (1869) influencé par C. G. Carus (1789-1869), médecin philosophe qui forgea le premier le concept d'inconscient comme base essentielle du psychisme, quant à Leibniz (1646-1716) en postulant l'existence de l'âme obscure, il introduisit la notion d'inconscient... Mais ce n'était encore qu'hypothèse philosophique. Ce fut S. Freud (1856-1939) qui prouva « empiriquement l'existence d'une psyché inconsciente » (Jung), que notre vie psychique avait « deux pôles » – en dépit d'un relatif misonéisme car « l'ignorance voulue d'un phénomène ne l'a jamais empêché d'exister » (Yves Le Lay) –, conscient/inconscient, dont chacun, en soi, peut faire l'expérience, l'expérience d'une « activité psychique indépendante s'exerçant en marge de la conscience » (*L'Homme à la découverte de son âme*, Jung).

Si « le principe du plaisir » de Freud, la biologie de l'instinct sexuel, force psychique d'impulsion, comme la volonté de puissance d'Adler (1870-1937) sont, pour expliquer la phénoménologie psychique, des conceptions intéressantes qui permettent de se rassurer puisque l'inconscient ne serait « rien que », selon ces points de vue réducteurs, instincts de sexualité ou instincts de puissance, le psychisme obscur n'en reste pas moins beaucoup plus, comme une « puissance

étrangère », un irrationnel en nous toujours en mouvement à brasser ses contenus d'où l'importance du rêve qui extériorise « l'activité psychique inconsciente », le rêve dont le Maître de Vienne écrit la première psychologie fondatrice.

En psychologie analytique, on sait qu'il existe des phénomènes conscients et des phénomènes inconscients, tous phénomènes psychiques et que tout processus psychique repose sur l'archétype, on sait encore que les antinomies, tels plaisir/douleur, sont le constituant fondamental de la psyché. Pour les phénomènes inconscients on ignore d'où ils procèdent sinon qu'ils sont subliminaux, complémentaires du conscient qui en subit l'influence. « Le haut repose sur le bas » (Lao-Tseu) ; nous savons que tout ce qui est inconscient est projeté et que tous les affects, comme le plaisir, les pulsions, les tendances inconscientes sont fonctions psychiques. Si l'on connaît des théories de l'inconscient on ignore ce qu'est la psyché inconsciente et quelle est sa substance : « le psychique est au fond quelque chose d'insaisissable ; sans aucun doute, c'est notre seule et unique expérience immédiate » (*L'Homme à la découverte de son âme*, Jung). Néanmoins, du psychisme objectif on sait qu'il est « un autre milieu que le conscient » (Jung) et qu'il est facteur de perturbation lorsque ses contenus autonomes avec leur pouvoir de suggestion s'emparent du conscient. Le phénomène des affects, ou des émotions, ne se laisse pas « enfermer dans une définition définitive » propre à satisfaire l'intellect et la logique parce que la source de la difficulté se trouve justement dans l'intervention de l'inconscient. Aussi ces faits indéniables, qui sont la vie même car c'est la vie qui les génère, ne peuvent se formuler en termes intellectuels. Néanmoins ils restent des faits psychiques qu'il est nécessaire de prendre en considération. « **Quant au plaisir, je sais à quel point il est divers et, je viens de le dire, c'est sur lui qu'il nous faut commencer à réfléchir et examiner quelle nature il a. Car, à l'entendre ainsi nommer, il est une chose unique, mais il est certain qu'il prend toutes sortes de formes...** » (*Philèbe*, Platon). Concept constructif chez Platon, le plaisir peut prétendre, bien que d'essence différente, à être une réalité inhérente à la nature humaine tout comme un objet réel du monde extérieur ; réalité en tant que processus psychique, état émotionnel, affect susceptible d'atteindre un réel paroxysme en s'emparent du conscient jusqu'à déclencher des stimulations perturbatrices intrapsychiques associées à une innervation corporelle perceptible ; réalité des réactions affectives puissantes, intenses, de nature envahissante qui vont ébranler notre conscience générant des troubles dans le cours des représentations, la conscience qu'il faut distinguer de la psyché inconsciente dont le fonctionnement ponctuel échappe à la volonté. Parce qu'il a lieu le plaisir est un état, il est affect involontaire dont l'éruption révèle l'autonomie de l'inconscient, plus il sera violent, puissant et plus la conscience du moi se trouvera évincée par cette réaction instinctive qui se déchaînant perturbe l'ordre rationnel. Aussi les états affectifs que l'on nomme plaisir ou douleur seront souvent ressentis, parfois avec grande acuité, comme un choc momentané en relation avec une déficience de la volition. On notera que des douleurs dites « imaginaires », « inventées », c'est-à-dire sans fondement organique, peuvent être aussi douloureuses que des douleurs légitimes, ce qui révèle encore l'autonomie du cosmos psychique invisible.

Le plaisir, la douleur peuvent marquer une action du dehors sur le dedans, dépendre d'une cause extérieure, avoir une origine hors de nous, ils peuvent être localisés dans une région du corps ; ces affects qui reposent sur des bases physiologiques restent néanmoins dans leur déroulement intérieur des phénomènes psychiques pénétrant totalement le champ de la conscience et entraînant une modification momentanée de la personnalité. Du plaisir physique, ou de la douleur physique, on ne ressent que la transcription psychique, c'est-à-dire

l'acte subjectif d'acceptation ou de refus, les perceptions des sens, les éléments sensoriels, se traduisant en images psychiques, car, processus objectifs ou processus mentaux, tout ce dont on fait l'expérience est psychique.

Pour vivre la conscience a besoin du moi « centre (du) champ conscientiel », mais la psyché ne se résume pas au seul moi. Dépassant de beaucoup ce qui constitue nos contenus conscients, la psyché humaine a « une étrange forme double », elle est une totalité qui englobe inconscient personnel / inconscient collectif et la conscience du moi cette couche superficielle comme flottant sur l'inconscient.

« Relation psychique à un fait central le moi », la conscience signifie cette capacité « à reconnaître le monde extérieur ainsi que soi-même dans ses relations avec le monde extérieur » (Jung) si bien que tout objet qui ne peut être associé au moi « point de référence de la conscience » (Jung), est un objet inconscient, elle reste néanmoins totalement circonscrite par la psyché inconsciente qui vit d'une vie propre, parallèle à celle du conscient. Lorsqu'on pousse la porte vers « l'inconnu de l'univers intérieur » (Jung) on plonge dans les profondeurs obscures par-delà le conscient. Ainsi le moi, la personnalité consciente, est fragment d'une totalité dont l'inconscient est l'autre fragment, « la partie complexe de la psyché humaine », de sorte que « l'expérience de l'inconscient, sous quelque forme qu'on la fasse, est toujours une expérience de la totalité » (*La Vie symbolique*). À cette « personnalité globale existante bien que non entièrement discernable » (Jung), à cette « totalité consciente-inconsciente » pré-donnée, et en référence à la notion indienne d'*âtman*, être premier et universel, Jung a donné le nom de **Soi**, incarnation de la totalité psychique auquel « le Moi, seul contenu du Soi que nous puissions connaître, est subordonné » (*Dialectique du Moi et de l'Inconscient*, Jung).

Si « Intellectuellement, le Soi n'est qu'un concept psychologique, une construction qui doit exprimer une entité qui nous demeure inconnaissable... » (*idem*), c'est de la confrontation, de la dialectique entre le conscient et l'inconscient, que naîtra l'équilibre nécessaire à l'existence, et quand il y a eu perturbation du moi, le redressement.

Ce que nous appelons notre réalité « est un vécu psychique, une apparence qui recouvre des arrière-plans obscurs inconnus » (Jung) et ce qui en émerge, souvenirs, réminiscences, images, fantasmes, émotions et affects dont le plaisir ou la douleur, peut être plus fort que le moi, ce qui signifie une contamination de la conscience par l'inconscient, indépendant, à l'activité incessante, dont les éléments vivent d'une vie inlassable et souterraine, qui influe de manière obscure sur la partie consciente du moi ne le laissant pas totalement libre dans son existence : « Nous croyons être à tout instant les maîtres de nos actes. Mais si nous regardons en arrière et récapitulons notre passé, en particulier nos erreurs, ainsi que leurs conséquences, il nous semble souvent incompréhensible que nous ayons pu faire ceci et ne pas faire cela. Il semble que c'est une puissance étrangère qui a guidé nos pas... » (*Conflits de l'âme enfantine*, Jung). L'inconscient, le monde d'en bas, ne se tait jamais en nous et révèle son autonomie, son comportement indépendant, dans les situations émotionnelles où des affects incontrôlés et incontrôlables, le plaisir ou la douleur, viennent perturber l'ordre rationnel et provoquer des désordres dans la conscience ; dans la vie quotidienne on commet des *lapsus linguae*, des maladresses ou des actes manqués, on a des gestes inconsidérés, un mot familier se dérobe à la mémoire, ou une humeur impromptue, une émotion subite reliée au plaisir ou à la douleur s'emparent du moi, autant de symptômes de l'activité inconsciente. En effet, le psychisme obscur constitué de « matériaux refoulés », le refoulement restant un principe directeur, comme de ceux « qui ont

glissé d'eux-mêmes », retirés sans qu'il y ait eu répression, par suite d'une insuffisance de tension psychologique pour les maintenir dans le conscient, ou de ceux qui n'ont pas acquis une valeur d'intensité suffisante pour franchir le seuil de la conscience, les uns comme les autres, alimentés du vécu de chacun, de subliminaux sont susceptibles de redevenir conscients, le psychisme obscur, au sein de sa vie propre, demeure en constante et secrète relation avec le complexe du moi qu'il infuse, à son insu, de l'immuable influence de ses contenus psychologiques. Ce qui demeure inconscient peut perturber, modifier, colorer notre vie consciente ce qui justifie le concept jungien d'une certaine autonomie des contenus inconscients « racines, presque invisibles, de nos pensées conscientes » (Jung).

Dans ce qu'on nomme l'inconscient *personnel* qui « s'arrête aux réminiscences infantiles les plus précoces » (Jung) se trouvent les choses individuelles, car « l'attribut personnel exprime l'appartenance à une personne donnée » (*Dialectique du Moi et de l'Inconscient*, Jung). Par ailleurs, ses contenus recèlent « des allusions qui dépassent les plans individuels » n'appartenant pas « au domaine des réminiscences personnelles » mais à l'**inconscient suprapersonnel collectif**, ce qui va encore accentuer la dépendance du moi. Les grandes images « originelles » (le terme est de Jacob Burckhardt), dont tous nous disposons, qui y dorment depuis des temps immémoriaux, ont une autonomie certaine, une vie propre, elles peuvent s'imposer à la conscience comme certains états d'âme se caractérisant par le déclenchement d'affects inscrits, tels le plaisir ou la douleur, depuis les temps les plus reculés dans le cerveau humain, ce « vieil instrument adapté à des fins bien déterminées » (*Types psychologiques*, Jung). Dans l'inconscient humain, dès la naissance, préexistent ces dispositions psychiques fonctionnelles antérieures à la conscience, formes héritées de la lignée ancestrale, en tant que potentialités car seule la capacité d'utiliser tel ou tel élément de ces représentations est transmission héréditaire. L'ensemble de ces fonctions inconscientes « autant sentiment que pensée », – l'archétype constitue avec l'instinct une paire d'opposés se correspondant et existant côte à côte –, que tous nous portons et dont nous disposons tous, forme la structure de l'inconscient collectif, équipement inné, indépendant et autonome, venu des couches profondes de la psyché là où la volonté n'a plus son mot à dire, « C'est ce qui explique pourquoi même l'activité de l'esprit la plus libre qui soit, l'imagination, ne peut jamais errer à l'aventure (quoique le poète en ait l'impression) elle reste liée à des possibilités préformées, *prototypes, archétypes* ou *images originelles* » (*Types psychologiques*, Jung).

« **L'étrange chose, mes amis, que ce que les hommes appellent le plaisir ! Quel rapport étonnant il a avec la douleur, qu'on croit communément lui être si opposée ; jamais, à la vérité, l'homme les voit arriver près de lui tous les deux à la fois et au même moment ; mais quand on poursuit l'un des deux et qu'on le saisit, on est presque inévitablement forcé de prendre l'autre, comme s'ils étaient unis par une seule et même chaîne** » (*Phédon*, Platon). En effet, tout phénomène psychique offre une double polarité, à la finalité différente, deux forces contradictoires, l'une jamais séparée de l'autre, le plaisir compensé par la douleur, le pôle normal opposé au plaisir, complémentarité et indissociabilité des contraires qui s'expliquent et se justifient l'un l'autre, le plaisir et la douleur sont fonctions psycho-physiologiques réunies en paire d'opposés antinomiques... « **La maladie rend la santé plaisante et bonne, la faim la satiété, la fatigue le repos** » (Héraclite, *Fragments*, DK B111), parce que « les extrêmes se touchent » tels la lumière et l'ombre, le rationnel et l'irrationnel, la finalité et la causalité, le monde extérieur et le monde intérieur, le haut et le bas... Les contraires s'équilibrent ainsi et ne sont nullement exclusifs l'un de l'autre parce qu'« un lien secret et souterrain (unit) les tendances contraires » (docteur R. Cahen) : le rationnel est compensé par l'irrationnel, ce qui est donné

l'est par ce qui est intentionnel. En fait, l'énergie psychique telle que la conçoit Jung est force d'impulsion du processus vital – quel qu'il soit – qui « ne peut jaillir que de la tension existant entre des contraires » (*La Guérison psychologique*, Jung). Déjà pour Héraclite, la contrariété était dynamique : « **Le nom de l'arc est vie, mais son œuvre est la mort** » (*Fragments*, DK, B 48). La coïncidence des contraires et le rôle de leur tension sont source d'élan, d'impulsion, d'énergie psychique : ainsi, de la conflagration de douloureux conflits surmontés peuvent naître de durables réussites. « **La plus belle harmonie naît des différences** », dit encore Héraclite (*Fragments*, DK B8).

Ces manifestations affectives, ces fragments affectifs, ces événements intérieurs qui se doublent d'innervation corporelle, le plaisir ou la douleur, échappent à la raison logique ; n'ayant pas pour but d'établir une relation conceptuelle, ils relèvent du domaine sentimental, du potentiel émotionnel inhérent à une situation qui nous assaille mais comme tout affect ils permettent au moi de prendre une conscience aiguë de lui-même. Plaisir (ou douleur) échappe au contrôle personnel parce que « réaction involontaire de nature spontanée » (Jung), parce que l'émotionnel est rétif aux injonctions du moi dont la domination, en ce domaine, au moyen de la volition, est peu efficace demandant de trop grands efforts quand on est la proie de fortes émotions ; le psychique inconscient se révèle comme quelque chose d'objectif soustrait en grande partie à l'arbitraire de la conscience ce qui fait que l'individu est incapable de réprimer la plupart de ses émotions, de transformer, par exemple, en plaisir un désagrément, de commander ou de décommander ses affects, souvent tellement en proie à ses humeurs qu'il ne parvient pas à s'en débarrasser en dépit de la volonté qui tente de leur faire violence parce que l'on dépend du fonctionnement ponctuel du psychisme inconscient, ce qui montre combien le contrôle de soi peut être une qualité illusoire. Ce sont les contenus de l'inconscient qui sont à l'œuvre dans la psychologie des êtres déterminant les affects, les émotions, que nous subissons car ces manifestations affectives, le plaisir ou la douleur, qui nous assaillent, parfois avec violence, se caractérisent par leur grande autonomie ; elles subjuguent la conscience et l'altèrent et peuvent aussi se doubler de modifications organiques, tensions musculaires, innervations corporelles, excitations de certaines glandes, vaso-dilatations pouvant aller jusqu'au caractère d'épuisement physique ou de sensation d'incapacité motrice, – les genoux qui tremblent et se dérobaient et jusqu'à s'exprimer comme un choc physiologique ; « Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ; / Un trouble se leva dans mon âme éperdue ; / Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ; / Je sentis tout mon corps et transir et brûler. » (*Phèdre*, Racine) – d'autant que le plaisir se fait aussi sensation, pouvant avoir un caractère sensoriel comme la douleur, et ainsi être très localisé, très organique, relever plus ou moins du désagréable ou de l'agréable diffus. Dans l'âme ou psyché les deux pôles, le physiologique et le spirituel, sont intimement liés ; aussi le plaisir, formation psychique élémentaire, instinctive et affective, se révèle uni à des processus corporels physiologiques, mais en tant que facteur perturbateur c'est lui qui a le pouvoir de transformer l'ordre physiologique en désordre. Il en va de même pour la douleur. Néanmoins le plaisir reste une fonction psychologique qui transmet à la perception la sensation. En tant qu'état intérieur, le plaisir à l'instar de la douleur est subjectif, aussi l'entendement se révèle incapable de formuler ou de comprendre l'essence de ces émotions et leurs qualités spécifiques, la classification, notion intellectuelle, est d'ailleurs incompatible avec la nature du sentiment, fonction affective.

Ainsi, affects et émotions sont des *entia per se*, des entités propres, que caractérise une totale autonomie et qui peuvent faire irruption dans la conscience provoquant un désordre plus

ou moins névrotique parce que facteurs intimes quasi ingouvernables de perturbation, et dont l'emprise peut être telle qu'on n'arrive plus, par exemple, à se concentrer, ils sont forces instinctives chargées d'intensité émotionnelle dont on ne connaît que peu la nature et dont on peut dire avec une relative certitude qu'ils ont un aspect physiologique et un aspect psychologique, la psyché semblant être dans une « certaine dépendance par rapport aux processus organiques » (Jung).

Freud assigne au « principe du plaisir » (*Essais de psychanalyse*) une fonction prédominante dans la psyché même si « sans renoncer au but final que constitue le plaisir », sous l'effet des circonstances, « le principe du plaisir s'efface et cède la place au principe de la réalité », la nature instinctive, animale se heurtant aux contraintes du monde extérieur et à ses limitations imposées ce qui suscite alors une désunion existentielle intérieure, d'où « le conflit érotique ». La *libido*, – du latin « désir, tout ce qui relève du désir, même effréné, mais non exclusivement sexuel » –, ou l'Éros, représente pour Freud l'énergie émanant de la sexualité, sans en dissocier l'amour. Freud a défini la libido comme sexualité reconnaissant, néanmoins, qu'il existe des forces instinctives dont on ignore plus ou moins la nature. Freud à l'Éros, l'instinct de vie, oppose l'instinct de destruction ou de mort, Thanatos, « ceux qui conduisent la vie à la mort, et ceux, les instincts sexuels, qui cherche sans cesse à renouveler la vie » (*Essais de psychanalyse*, Freud), in fine « deux instincts fondamentaux : l'Éros et l'instinct de destruction » (*Abrégé de psychanalyse*, Freud).

Jung, sans exclure la connotation sexuelle, utilise cette notion de libido « au sens d'un appétit (*appetitus*) que l'on peut définir comme *énergie psychique* » (*La Psychologie du transfert*, Jung), par ce terme il désigne l'intensité, la valeur, dont se chargent les contenus psychiques en sachant que pour Jung « une "valeur" est une possibilité grâce à laquelle de l'énergie peut se manifester et parvenir à son épanouissement » (*Psychologie de l'Inconscient*, Jung), une non-valeur ne détermine « que des manifestations inutiles et nuisibles d'énergie » (*idem*), ce qui se passe dans la névrose. Le plaisir est ainsi un processus psychoénergétique éprouvé sous forme d'un appétitus, d'une valeur énergétique.

Ainsi Jung a amplifié la notion de libido devenue *l'énergie psychique* « en elle-même ni bonne ni mauvaise, ni utile, ni nuisible, elle est indifférente, car tout dépend de la forme qu'elle revêtira » (*Psychologie de l'Inconscient*), la volonté n'étant que de « l'énergie disponible », pas toujours au rendez-vous d'ailleurs... La libido s'extériorise en une pluralité de formes du registre humain dont elle tirera sa qualité, elle s'éprouve comme « une force créatrice que l'homme connaît parce qu'il la vit subjectivement » (*Métamorphoses de l'Âme et ses symboles*, Jung) qui a une potentialité d'expression d'une grande variété. La libido jungienne est l'énergie de l'inconscient, un état d'intensité subjectif. Par opposition au point de vue mécaniste, purement causal, de la psychanalyse freudienne en phase avec l'esprit rationaliste de l'Occident, la psychologie analytique, la psychologie jungienne, insiste sur le point de vue énergétiste, par essence *finaliste* et cela « en accord avec des réalités psychiques enfouies depuis les temps les plus lointains dans l'esprit humain » (*idem*). Le concept de libido ne prétend désigner que l'énergie du cours de la vie, mais « s'élargit d'une façon générale jusqu'à la notion de "tendre vers"... aussi est-il plus prudent, quand on parle de libido, d'entendre par ce terme une valeur énergétique qui peut se communiquer à un domaine quelconque, puissance, haine, faim, sexualité, religion, etc., sans être une tendance spécifique » (*Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Jung). L'énergie vitale, force créatrice, c'est avoir faim, soif, froid, etc., et pouvoir y remédier, c'est, à son heure,

la liberté sexuelle et plus tard la liberté spirituelle. « Dans l'histoire de l'évolution, ce sont les besoins corporels, comme la faim, la soif, le sommeil, la sexualité, ou les états émotionnels, les affects, qui constituent l'essence de la libido » (*idem*).

De sorte que pour le Maître de Zurich la libido relève d'un processus vital « plus vaste » (*L'Énergétique psychique*, Jung) dans une interaction corps-âme, partie physique, partie psychique, visible/ invisible... C'est pourquoi, quand les émotions et les affects se déchaînent en explosions affectives de l'ordre du plaisir ou de la douleur, l'énergie des contenus inconscients qui s'écoule dans le domaine de l'affectivité désoriente la conscience et souvent détermine des répercussions concomitantes organiques, des réactions physiques qui peuvent être intenses, par exemple des spasmes.

La conception de la libido propre à Jung s'associe à l'idée du « divin en nous », soit au plan psychologique l'efficient en nous, une force créatrice que chacun connaît pour la vivre subjectivement sous la forme d'aspiration, de désir et ce processus psychoénergétique on l'éprouve comme une appétence. La libido est la force spécifique de divers systèmes fonctionnels, ce sont les lois de la nature qui commandent son cours régulier, « le concept psychologique d'énergie... se présente à notre connaissance sous forme d'énergies sexuelle, vitale, spirituelle, morale, etc., sous forme de pulsions dont la nature, de toute évidence dynamique, nous autorise à établir un parallélisme conceptuel avec les forces physiques » (*L'Énergétique psychique*, Jung) et dans le système relativement fermé de notre monde intérieur on parle de *progression* ou de *régression* de la libido, si « elle innerve en général la conscience » et, pour sa plus grande part, « entretient le cours régulier de la vie » parfois elle disparaît de la conscience qui, sous l'effet d'un état émotionnel, s'est modifiée, ce que Pierre Janet appelle « un abaissement du niveau mental », sous la violence d'un affect, plaisir ou douleur, ces troubles que l'on nomme « psychogènes » et qui viennent de la psyché inconsciente. Lorsque le seuil de la conscience s'abaisse, elle se rétrécit, perd de son intensité, l'inconscient, à l'activité incessante, s'en fortifie s'exprimant alors dans les accidents qui se déclenchent au sein de l'organisme, palpitations, certaines migraines, éruptions cutanées, sueurs... aspect physiologique des phénomènes inconscients. Notre personnalité inconsciente a de secrètes relations avec le conscient...

Dans l'Antiquité l'âme n'avait aucune activité propre, c'était l'action du dieu en soi, on était un *entheos* ; la causalité psychique s'objectivant en projections, toutes les manifestations psychiques dépendaient des dieux, des divinités qui avaient un caractère immédiat. Néanmoins on finit par comprendre que la puissance qu'on leur prêtait était la nôtre et leur importance notre projection, depuis ils demeurent dans l'inconscient, ces dieux qui de tout temps, toujours se sont imposés aux hommes comme « une puissance de l'au-delà, à laquelle on est livré », image de nature archétypique ambiguë, sordidité et beauté comme variante du bien et du mal, la double face de la divinité, l'autre étant le diable. Fonction psychique, l'irrationnel demeure nécessaire à la vie de la psyché. Mais la psychologie moderne appelle le diable, névrose... Car aujourd'hui ces dieux qui peuplaient ciel et enfers métaphysiques désignent des contenus psychiques, nous savons qu'ils sont nos affects incarnés. Dieux et démons n'existent pas à l'extérieur mais vivent en nous en tant que contenus inconscients qui peuvent soudainement exploser dans la conscience, « *éclairs dans un ciel serein* », complexes de l'inconscient qui altèrent la conscience la privant de sa liberté, voire la tyrannisant... Omniprésentes, puissantes, ces présences divines gisent aujourd'hui dans l'inconscient, dans ce secteur de la psyché terrifiant car inconnu, foyer des perturbations psychiques, sombre lieu, où elles « s'occupent » de nous souvent cruellement,

dispositions occultes mauvaises, conflits, pulsions et angoisses de la vie intérieure... : le désir amoureux, la puissance de l'instinct (Éros), l'irascibilité, la discorde (Éris), le harcèlement des vices (les Harpyes), l'excès sexuel (Euryalé), la vanité (Méduse), la vengeance (les Erynnies), la violence meurtrière (Mars) etc., autant de personnifications éloquentes de l'autonomie de nos affects, passions et désirs, projetés dans les dieux homériques. C'est justement l'autonomie qui caractérise les affects, les caractères émotionnels, en tant qu'« *irruption de l'inconscient...* » (*L'Homme à la découverte de son âme*, Jung), qui incite à la personnification, aussi de créatures divines qu'ils étaient les voici transmués en idées, pulsions, sentiments, affects... N'utilisons-nous pas toujours les termes de dionysiaque, de saturnales et saturnien, cyclopéen, prométhéen, de jovial, de martial, lunatique, érotique, etc. ?

Ainsi ces dieux qui objectivèrent une assimilation au monde naturel en une identité inconsciente – ou participation mystique –, tombés de l'Olympe dans l'âme, se lovent maintenant dans nos entrailles, au tréfonds de nous, comme composantes de la psyché, devenus nos humeurs et émotions, nos affects, plaisir ou douleur, qui nous « possèdent », à la manière des « esprits » chez les primitifs, parce qu'ils sont collectifs, structures de base du sentiment. Tous sont facteurs inconscients engendrés par la psyché collective reliés donc à l'autonomie de l'esprit archétype.

Par ailleurs, ces dieux ont correspondu à « des besoins de l'âme humaine, besoins qui se forgent ces expressions singulières » (*L'Homme à la découverte de son âme*, Jung), de ce fait en tant qu'événements psychiques ils ont une réalité effective en ce sens qu'à une époque donnée ils ont exprimé l'expérience religieuse humaine, ils ont été porteurs du *numinosum*, le numineux (mot forgé par L. Otto sur « numen », être surnaturel), porteurs de l'expérience du sacré qui s'empare de l'individu et s'impose à lui, peu à peu leur mystère vivant s'est corrompu. « Expressions symboliques de ce drame intérieur et inconscient de l'âme » ces divinités, par le retrait de la projection, sont devenues conscientes, ont perdu de leur force vitale sur l'âme, leur symbolisme s'appauvrit, on ne se contenta plus de les accepter, on s'interrogea sur leur sens, ainsi cessèrent-elles d'être vivantes. Car pour qu'un symbole, une image archétypique, maintienne sa force et offre « une protection contre la vie angoissante des profondeurs de l'âme », qu'elle soit salutaire, il faut qu'elle garde son aspect vivant. Aussi quand les anciens Romains se sentirent étrangers à leurs propres cultes, ignorants de l'arrière-plan psychique qu'ils extériorisaient ainsi, ils se tournèrent vers la « fraîche étrangeté » des divinités les plus exotiques, dont l'obscurité attrayante, renouvela, par exemple, les antiques symboles de la mort et de la renaissance initiatiques, tel le mithriacisme venu d'Asie Mineure, qui s'étendra de l'Égypte à la Bretagne et rivalisera un temps avec le christianisme... Expressions des arrière-plans de la psyché consciente, ces dieux disparurent non pas parce que l'homme n'en voulait plus pour trop lui rappeler sa triste image mais parce que ce fut un état de fait généralisé, « le grand Pan » était mort, et avec lui tous les dieux de la nature... ils sont devenus, in fine toujours vivants, nos affects incarnés.

Pour conclure nous mentionnerons l'extraversion et l'introversion, « deux exemples des particularités du comportement humain » (Jung), deux éventualités qui se rejoignent, donc deux types généraux d'individus, quels que soient le sexe ou la classe sociale, les extravertis et les introvertis qui ont deux attitudes particulières, typiques et fondamentales vis-à-vis de l'objet, « deux mouvements naturels de sens contraire », chaque attitude semble relever d'une disposition individuelle comme faculté pour s'adapter, l'influence des données extérieures étant plus